

Analyses et comptes rendus

ARNFRED, S. (ed.). — *Re-thinking Sexualities in Africa*. Uppsala, The Nordic Africa Institute, 2004, 276 p., bibl., ill., ports.

Les études sur la question du genre se sont aujourd'hui abondamment multipliées, sur le terrain africain comme ailleurs, et c'est dans ce contexte que ce volume, produit à l'initiative de chercheurs(es) du *Nordic Africa Institute*, entend « repenser la sexualité en Afrique ». Ce sont toutefois des outils classiques des sciences sociales contemporaines qui sont ici mis en œuvre, les auteurs s'inscrivant assez résolument dans une perspective constructiviste et s'interrogeant, dans une lutte des classements explicites, sur la pertinence de certains concepts pour en proposer d'autres, dans des contributions d'assez inégales qualités. L'ouvrage est divisé en trois parties aux titres relativement clairs : « Under Western Eyes », « Problems of Pleasure and Desire » et « Female Agency ».

L'introduction (de Signe Arnfred) s'attache surtout à revenir sur les limites de certains stéréotypes, comme l'inexistence de relations homosexuelles en Afrique subsaharienne, ou ce qui serait la subordination univoque des femmes africaines, avec cependant une tendance marquée à généraliser (trop ?) rapidement certaines études de cas et à renvoyer l'essentiel de ce qui est de l'ordre du contrôle social de la sexualité au christianisme et à la colonisation. Elle annonce aussi la critique, présente dans différentes contributions, de diverses catégories du discours féministe (comme l'approche « gender and development », ou des expressions comme « harmful traditional practice »), considérées ici comme des catégories politiques occidentales ayant des effets d'imposition de problématique. Mais la diversité des contributions justifie qu'on les évoque rapidement de façon séparée.

Ouvrant la première partie, Heike Becker montre bien les évolutions qu'ont connues certaines cérémonies d'initiation féminines du Nord de la Namibie, qui conditionnaient autrefois l'accès au statut de femme en droit de procréer, depuis le déclin de ces rites collectifs à partir de la période coloniale et de la christianisation, jusqu'à leur réactivation patrimoniale contemporaine, dans un autre contexte et par rapport à d'autres enjeux, comme celui d'une lutte (politiquement orientée) contre le VIH faisant reposer la responsabilité du freinage de l'épidémie sur les jeunes filles. Signe Arnfred propose ensuite une critique détaillée de la thèse de la « sexualité africaine », sexualité qui s'opposerait à une « sexualité eurasiennne », telle qu'elle a été formulée par J. et P. Caldwell et P. Quiggin. La critique est bien argumentée et convaincante. Elle insiste fort à propos sur le simplisme et les raccourcis d'une thèse comme celle de la spécificité d'une sexualité africaine, pour rendre aux sexualités africaines leur complexité : on regrettera seulement que l'auteur prête alors peu d'attention

(J.-L. Amselle). Face à cette approche déconnectant le lien entre langue et identité (J.-P. Bras), les tenants de l'objectivation possible du discontinu et de l'homogène continuent de penser les langues en termes de clôture. Comme le rappelle J. Lentin, le travail très récurrent sur les emprunts renforce cette conception : pour beaucoup, le métissage continue finalement à se définir comme le mélange de deux entités « pures ». Ainsi le berbère pour les uns, ou l'arabe pour les autres, sont renvoyés à leur supposée homogénéité comme le remarque A. Sebti. Qu'il s'agisse de la Sicile du XII^e siècle, de l'Espagne du XVI^e siècle, ou de la Tunisie du XVII^e siècle, les situations de contacts linguistiques apparaissent dans plusieurs contributions comme des données incontournables. Elles permettent de considérer le « répertoire linguistique comme un ensemble ouvert, non délimité, à partir duquel le locuteur opère un choix d'identification » (J.-L. Amselle). Elles attestent aussi de la multiplicité des modes de coexistence des langues que l'on a trop souvent tendance à percevoir en termes conflictuels (J. Lentin). Souvent dépendante des rapports de force, la coexistence se manifeste aussi de manière pacifique lorsque le langage n'est pas utilisé comme instrument de domination. À ce titre, l'anachronisme recèle des vertus dans les deux sens : J. Lentin montre que les situations passées peuvent éclairer les situations contemporaines, ce qui constitue « une des chances qui nous sont offertes d'essayer de nous détacher de la pression des enjeux idéologiques d'aujourd'hui » (p. 343).

En dehors des difficultés liées à l'utilisation des sources écrites (historiques, littéraires, coloniales, récits de voyage, archives linguistiques qui pourraient aussi s'enrichir de manuels, d'opuscules sur les langues, etc.), ce volume suscite de nombreuses questions qu'il nous est impossible de relater dans le détail. La richesse des perspectives et des pistes qu'il recèle montre combien le croisement entre l'histoire, l'anthropologie et la sociolinguistique est indispensable à la compréhension des pratiques langagières. L'exemple de la mise en scène et en discours du métissage à Palerme évoqué par D. Puccio, l'analyse de l'intrication entre les impérialismes politiques et l'évolution des langues à propos de l'Empire ottoman par A. El Moudden, etc., sont autant de preuves d'une tension permanente entre hétérogénéité et homogénéisation politiques. Nous concluons sur une note d'espoir avec J. Lentin lorsqu'il invite à ne pas dramatiser sur les pratiques actuelles dont on constate qu'elles ne suivent pas toujours les discours excluants ou puristes, mais s'exercent au contraire dans un entre-deux toujours recommencé.

Cécile CANUT

DEHON, Claire L. — *Le réalisme africain. Le roman francophone en Afrique subsaharienne*. Paris, L'Harmattan, 2002, 409 p.

Claire Dehon est professeur à Kansas University où elle enseigne la littérature française depuis 1972. Elle a déjà publié un ouvrage *Le roman Camerounais d'expression française* aux Éditions Summa (Birmingham, AL.) en 1989.

Elle vient avec cet ouvrage critiquer et éclairer la compréhension sur le réalisme dans le roman africain. L'œuvre commence par une sorte de phrase leitmotiv d'un roman célèbre burkinabè, *Les Vertiges du trône*, de Patrick Ilboudo : « Je suis un menteur qui dit la vérité » (p. 49).

Dans l'ouvrage de critique littéraire, Claire Dehon s'interroge sur ce que veut dire le réalisme dans le roman africain. Elle prend appui sur la définition classique du réalisme qui désigne ce qui décrit la réalité, la vérité pour montrer que les auteurs africains n'ont pas la même perception du réalisme que les Occidentaux. En effet, le réalisme africain se nourrit de l'imaginaire africain, de l'univers culturel, religieux, de ce qui n'est pas nécessairement palpable par les Occidentaux, les génies, les croyances, pour ne citer que cela. Elle prend des exemples dès l'introduction pour bien montrer que l'exagération que fait un romancier sur la description de la torture d'une fille dans un roman pendant le 14 juillet n'a pour but que de montrer ou d'évoquer le climat de la violence coloniale. Cet imaginaire tient aussi du réalisme africain.

Cet ouvrage est réparti en six chapitres avec une conclusion, une liste des entrevues avec l'auteure, la liste des lettres à l'auteure, une bibliographie des œuvres citées et une bibliographie des études citées.

La naissance du roman réaliste qui correspond au chapitre I montre le climat intellectuel qui a donné naissance au roman réaliste. Ce qui rend tous ces récits crédibles, c'est que le merveilleux emprunte ses images non à l'inconscient individuel du griot, mais au fonds traditionnel commun à tout le groupe ethnique. Le climat intellectuel est dominé par les auteurs de la négritude. L'auteure évoque donc les premiers romans qui ont marqué la littérature africaine notamment *Force-bonté* de Bakary Diallo, *Dogucimi* de Paul Hazoumé. Le climat était dominé par la théorie de la *tabula rasa*, d'où la révolte littéraire. Le catholicisme et le colonialisme poussèrent les romanciers à utiliser le réalisme pour montrer le passé digne de l'Afrique. Ensuite, est abordée la question de la nécessité du réalisme en réaction à la négation du colonisé et de sa culture. Le réalisme devient une sorte d'arme de défense pour répliquer à l'agression culturelle et sociale dominante.

Le roman et la vie quotidienne qui introduit le chapitre II traite de la question du roman de campagne ainsi que du roman de la ville. Dans le premier cas, des romans comme *Le roi Albert d'Effidi*, *Le fils d'Aghata Moudio* de Francis Bebey, *Mission terminée* et *Le pauvre Christ de Bomba* de Mongo Béti montrent le point de départ des caractères réalistes parce que l'auteure a enregistré les déclarations des personnages comme le ferait un journaliste. Mongo Béti est un pionnier de ce roman réaliste africain après la Seconde Guerre mondiale à travers son engagement contre le colonialisme. *Mission terminée* se conforme à la plupart des romans réalistes français. Béti dénonce la violence coloniale, la corruption, les rapports de force entre les hommes dans la société tout comme le ferait Émile Zola dans *Germinal*. Les faibles s'opposent aux puissants. La misère est opposée à la richesse.

Dans les romans de ville, nous avons la ville en tant que lieu d'action comme dans *Le bel Immonde* de Valentin Yves Mudimbe. *La grève des Battu* d'Aminata Sow Fall est un autre roman qui évoque le réalisme à travers le rire (refuge de leur dignité) des mendiants devant la mésaventure de Mour. Les mendiants font partie de la régulation sociale économique de la grande ville. *Le Jujubier du patriache* d'Aminata Sow Fall rentre dans cette même veine du réalisme.

La perception faite *au roman historique* s'exprime à travers le chapitre III qui traite de la vision historique du réalisme. Les romans de l'Afrique de l'Ouest utilisent l'histoire comme fond de trame narrative. Les allusions des romanciers aux travaux forcés et à d'autres événements historiques expliquent l'observation

de Patrick Ilboudo pour qui les écrivains tiennent « lieu de mémoire collective. Ils constituent cette bibliothèque de la culture qui conserve le patrimoine ». Le roman raconte aussi une histoire inventée. *Sarraouina* devient une histoire romancée. *Crépuscule des temps anciens* de Nazi Boni remonte à 1680, l'instant de rappeler un âge d'or disparu pour ensuite se plonger dans une intrigue qui se passe entre 1880 et 1916. *Monnè outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma rentre dans le cadre des romans historiques avec la résistance du roi Djigui.

Le chapitre IV, *La prison réaliste*, est axé dans la période avant et après les indépendances. C'est la dimension du pouvoir qui est ici centrale après l'aspect historique. Dans le premier cas, relève Claire Dehon, on a des œuvres comme *Carnet de prison* et *Climbié* de Bernard Dadié, *Ville cruelle* de Mongo Béti, *Le vieux nègre et la médaille* de Ferdinand Oyono. Dans le deuxième cas, la politique a laissé souvent des séquelles à la population, les écrivains ont été souvent emprisonnés pour leurs idées. Il y a aussi la crise économique, l'ajustement économique, tout ceci constitue des thèmes réalistes pour les romanciers.

Le chapitre V, *La révolte*, montre les lieux d'exercice du phénomène. On a trois axes dominants : la révolte sociale (*Les Bouts de bois de Dieu*, *Le Docker noir* et *ô Pays mon beau peuple*), la révolte politique (*Un fusil dans la main*, *un poème dans la poche*) et la révolte personnelle (*L'aventure ambiguë*, *Les gardiens du temple*).

Un nouveau réalisme, support du chapitre VI, décrit les techniques de production de ce réalisme. Les romanciers colorent leurs textes à travers un filtre en utilisant des personnages révoltés ou emprisonnés. C'est ainsi que l'on observe la technique de déformation (stéréotype, l'exagération, l'accumulation, la caricature [*Le pleurer rire*, Henri Lopes ; *Le zéhero n'est pas n'importe qui*, William Sassine]), de l'idéalisme moral et le personnage victime, la technique d'encodage, l'analogie (*Perpétue et l'habitude du malheur*, Mongo Béti), la nomenclature, le brouillage chronologique ou géographique et le narrateur non identifié, et la technique de distanciation (l'enfant-narrateur, le personnage féminin, le fou, le procès et le surnaturel [*Au bout du silence*, Laurent Owondo]).

Il faut néanmoins relever, qu'au niveau de la forme, l'ouvrage manque parfois de lisibilité car les notes sont en fin de chapitre alors qu'une présentation par page aurait amélioré la lecture. La taille des caractères est petite et rend la lecture difficile.

Quant au fond, on sent, parfois, que les analyses pèsent sur le fait colonial donnant ainsi une nature parfois manichéenne au phénomène du réalisme alors que l'Afrique post-indépendante offre aussi un terrain certain de violence pour alimenter le réalisme africain. Quelques exemples sont donnés avec les ouvrages de Sony Labou Tansi, et d'autres auteurs utilisant les audaces contemporaines auraient enrichi l'analyse.

Finalement, à la suite des nombreux ouvrages critiques sur la littérature africaine, celui-ci apporte une contribution scientifique sérieuse à la compréhension du réalisme dans le roman africain. En se focalisant sur un aspect particulier de l'analyse, l'auteure apporte, à travers son matériau, des connaissances insoupçonnées sur le réalisme africain. En décodant les énigmes sémantiques du texte romanesque africain, elle permet d'accéder à une compréhension soutenue et pertinente du roman africain. L'écrivain africain est un réaliste, tout comme le personnage prophétique du fou Gom Naba dans *Les Vertiges du trône* de Patrick Ilboudo, il voit au-delà des apparences ce qui arrivera demain, la vérité.